

<b>Zeitschrift:</b>	Wissen und Leben
<b>Herausgeber:</b>	Neue Helvetische Gesellschaft
<b>Band:</b>	12 (1913)
<b>Artikel:</b>	La morale laïque au commencement du XVIIIe siècle
<b>Autor:</b>	[s.n.]
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-749543">https://doi.org/10.5169/seals-749543</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LA MORALE LAÏQUE AU COMMENCEMENT DU XVIII<sup>E</sup> SIÈCLE

MADAME DE LAMBERT

En 1711 entrait à l'Académie, malgré l'opposition de Boileau, le vieux marquis de St-Aulaire, auteur d'un madrigal. Cette victoire des modernes était due au salon de la marquise de Lambert. Celle-ci dispensait la renommée à ses amis; elle se chargeait de consacrer les réputations naissantes, et son hôtel de la rue Colbert fut pendant quarante ans l'antichambre de l'Académie française. Mais s'ils lui devaient une promesse de gloire, elle devait beaucoup aussi à ses familiers. La conversation distinguait cette maison. On y lisait, les mardis et les mercredis, l'après-midi et le soir, les ouvrages parus et les ouvrages prêts à paraître; on les discutait avec finesse et courtoisie. Au cours de ces entretiens sérieux quoique galants, Madame de Lambert ornait son esprit et affinait sa sensibilité. De plus elle avait, dès sa jeunesse, lu beaucoup dans la solitude et si l'on peut reprocher quelque chose à ceux qui ont parlé d'elle, c'est d'avoir oublié trop souvent qu'elle a eu des contemporains et qui ont écrit<sup>1)</sup>.

On n'a pas avec assez de précision marqué leur place aux ouvrages de M<sup>me</sup> de Lambert dans le courant d'idées où ils baignent. La timidité de la forme a fait prendre le change: la marquise avait des bienséances à garder, la maîtresse de maison des susceptibilités à ménager. Elle était pour Lamotte et les modernes, mais elle recevait aussi M<sup>me</sup> Dacier. Elle accueillait Fontenelle et le P. Ruffier, M. de Sacy et le marquis de Lassay, des disciples de Descartes et des disciples de Locke, des croyants et des libertins. Le cercle avait pour patron Fénelon, alors exilé de Paris, également vénéré par des chrétiens et par des philosophes, et dont la tête déjà s'auréolait de légendes.

On publia tardivement les *Avis d'une mère à son fils et à sa fille* (1726) et, en les donnant au public malgré elle, on fit à la marquise une violence agréable; car si elle craignait le bruit,

<sup>1)</sup> A consulter sur M<sup>me</sup> de Lambert: Ste-Beuve: Lundis T. IV. — Ch. Giraud: Journal des Savants 1880. — De Lescure, Préface de son édition des œuvres morales de M<sup>me</sup> de Lambert. Bibl. des dames 1880.

elle aimait la gloire. Ces ouvrages étaient écrits en 1702 et représentent très fidèlement le mouvement d'idées et les tendances qui caractérisent cette époque de transition qu'est le début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Dans les vingt-cinq dernières années du XVII<sup>e</sup>, la religion des honnêtes gens de France glissait insensiblement vers le déisme. Sous l'influence du rationalisme cartésien, sous l'influence aussi de la philosophie épicurienne modernisée par Gassendi, puis par Bernier, on voyait diminuer l'autorité des dogmes et des principes de la morale chrétienne. On cherchait quelque chose qui pût la remplacer et ainsi se constitua peu à peu une morale des honnêtes gens, qui ne reconnaissait qu'à la conscience le droit de juger les actions. On exaltait la raison et déjà la nature (Fénelon lui-même ne s'en défiait plus). On réabilitait les instincts, les passions, les plaisirs; on professait un éclectisme qui s'adaptait à chaque individu, et où il entrait un peu de toutes les philosophies anciennes; on prenait position entre „la vertu rigide et le sale intérêt“ (St-Evremond) et les prédicateurs ne cessaient d'anathématiser „ces sages du monde, qui ne savent s'ils sont chrétiens ou non, et qui s'imaginent avoir rempli tous les devoirs de la religion quand ils vivent en gens d'honneur sans tromper personne, pendant qu'ils se trompent eux-mêmes en donnant tout à leurs passions et à leurs plaisirs“ (Bossuet: *Maximes et réflexions sur la Comédie*). C'est en vain qu'ils tonnaient. Le tourment de la sainteté ne possédait plus les hommes, et l'on sentait toujours plus vivement l'impossibilité de réaliser, dans les sociétés modernes, l'idéal de la charité chrétienne.

Cette *morale des honnêtes gens* est l'origine de la *morale naturelle* des philosophes. D'abord purement mondaine et individuelle, elle est professée par des personnes qui cherchent pour eux-mêmes un art de se conduire; mais elle ne tarde guère à s'élargir en morale sociale et déjà avant Montesquieu on subordonnait à la prospérité de l'Etat le bien-être des particuliers.

C'est peu à peu, et sans secousse, qu'on abandonne le christianisme; longtemps l'habitude et peut-être aussi un peu de crainte firent garder un peu de religion; une casuistique ingénue rassurait les consciences timides, s'efforçant de concilier les maximes du monde et celles de la religion. — M<sup>me</sup> de Lambert

a connu sans doute bien des indécisions : elle se contredit parfois, elle se corrige, et sa pensée sinuuse, toujours exprimée discrètement, laisse quelquefois le lecteur incertain. Il semble que cette pensée ait peine à prendre conscience d'elle-même et redoute, pour ainsi dire, de se découvrir tout entière.

La morale de M<sup>me</sup> de Lambert n'est pas inspirée du christianisme ; la marquise n'était pas chrétienne ; mais (est-ce prudence ou modestie ?) elle se conformait à la religion établie : „Les mœurs du souverain dominent ; elles ordonnent ce qu'il fait et défendent ce qu'il ne fait pas“. Des esprits plus hardis, Bayle, le marquis de Lassay conseillaient aussi de se soumettre à la religion dominante, et il faut avouer que, quelques années après la Révocation, de semblables conseils ne manquaient pas de sagesse. Mais pour se conformer aux pratiques extérieures du culte, pour assister à la messe et faire ses Pâques, la conscience n'en restait pas moins libre. M<sup>me</sup> de Lambert avait sa religion à elle, religion d'aristocrate : „Au-dessus de tous vos devoirs est le culte que vous devez à l'*Etre suprême* . . . Les âmes élevées ont pour Dieu des sentiments et un culte à part qui ne ressemble point à celui du peuple : tout part du cœur et va à Dieu“. C'est déjà le vague sentiment d'adoration de Rousseau.

De cette religion découle une morale dont voici le principe : „Je ne vous demande point, dit M<sup>me</sup> de Lambert à sa fille, une piété remplie de faiblesse et de superstition ; je demande seulement que l'amour de l'ordre soumette à Dieu vos lumières et vos sentiments, que le même amour de l'ordre se répande sur votre conduite ; il vous donnera la justice et la justice assure toutes les vertus“. Ouvrez le *Traité de morale* de Malebranche ; vous n'y trouverez pas autre chose : La raison universelle, bien commun à tous les mortels et qui se confond avec l'Intelligence divine (M<sup>me</sup> de Lambert ne retiendra pas cette identification), la raison nous porte à aimer l'ordre immuable (Malebranche sépare nettement de cet ordre immuable celui de la nature ; mais plus tard on oubliera de faire cette distinction et l'ordre sera de se conformer aux loix de notre nature) — aimer l'ordre, dit Malebranche, s'est s'aimer en Dieu. Il y a donc un amour-propre réglé qui n'est point opposé à notre perfection. C'est l'intelligence, plus que la foi qui doit nous conduire, et la grâce ne nous

donne proprement qu'une intelligence supérieure. Avec Malebranche, la morale tend à s'affranchir de la théologie pour ne dépendre plus que de quelques principes rationnels. Madame de Lambert a avancé dans cette même direction et sa morale est presque complètement laïque.

D'après elle, le dérèglement, contraire à l'ordre et à la raison, doit être l'ennemi de notre bonheur; „il faut, dit-elle, être persuadée que la perfection et le bonheur se tiennent, que vous ne serez heureuse que par la vertu et presque jamais malheureuse que par le dérèglement“. Voilà une de ces pensées stoïciennes, que S<sup>te</sup> Beuve déjà remarquait dans les *Avis*. Mais si nous y prenons bien garde, nous nous apercevrons que M<sup>me</sup> de Lambert n'est pas si stoïcienne qu'elle le paraît d'abord. La vertu qu'elle prêche, n'est pas cette vertu abstraite, ce souverain bien quasi chimérique des stoïciens; sa vertu consiste en des avantages plus solides, plus tangibles, dont notre égoïsme naturel s'accommode facilement. Elle n'est pas inaccessible aux âmes qui ne sont pas foncièrement bonnes, à ceux qui ne sont pas des sages, au sens stoïcien du mot: „Il n'y a qu'à avoir de bons yeux et connaître ses véritables intérêts pour corriger un mauvais penchant“. Ainsi la vertu (quand elle n'est pas une tendance innée au bien formel), c'est la connaissance de ce qui nous est utile.

Ainsi la morale peut être fondée sur l'amour-propre. Sans parler de Malebranche, d'autres penseurs l'avaient tenté avant elle. La Rochefoucauld, non sans quelque amertume, avait montré que toutes nos plus belles actions se réduisent à un calcul de notre égoïsme. La réciproque de cette proposition est vraie. L'amour-propre est capable de conseiller des actes généreux. Nicole, tout janséniste qu'il était, reconnaissait que l'amour-propre éclairé peut avoir d'aussi bons effets que la charité<sup>1)</sup> et qu'il est très capable de conserver les sociétés humaines. Et qu'importe au fond qu'il ne nous donne que des fantômes de vertus, puisque, pratiquement, ces fausses vertus sont aussi utiles que les véritables; c'est ce que durent penser un grand nombre de lecteurs de Nicole.

<sup>1)</sup> Voir Nicole: *Essais de Morale: Sur la ressemblance qu'il y a de l'amour-propre et de la charité.*

Ainsi la morale et l'éducation bien comprise, ne tendront pas à détruire la nature, à faire mourir le vieil homme; mais seulement à la conduire et à la perfectionner. „Suivre et aider la nature“ disait Fénelon. Ainsi l'amour de soi, le sentiment le plus fort et le plus tenace de tout ce qui vit, s'il est réglé par la raison et par la justice, n'est point vicieux. L'égoïsme le plus éclairé et le plus raffiné se limite lui-même et nous donne toutes les vertus de société: „Si vous voulez être heureux tout seul, vous ne le serez jamais; tout vous contestera votre bonheur; si vous voulez que tout le monde le soit avec vous, tout vous aidera.“

Les vices eux-mêmes (et ceci est très nettement antichrétien), les vices ne sont pas mauvais en soi: „il n'y en a point qui ne tienne à quelque vertu ou ne les favorise“. Fontenelle, au cours de ses *Dialogues des Morts*, comme Rémond de St-Mard, dans ses *Dialogues des Dieux*, avaient montré que ni ce qu'on appelle bien, ni ce qu'on appelle mal n'est si bon, ni si mauvais qu'on croit; tout est relatif; vérité en-deça des Pyrénées, erreur au-delà. Sous une forme très atténuée, ces écrivains ont reproduit la thèse de Mandeville: que les passions et les vices sont à la base des sociétés humaines.

Madame de Lambert n'est pas idéaliste; elle n'inspire pas l'amour du sacrifice. C'est qu'elle ne croyait guère aux sanctions d'outre-tombe; mais elle était attentive à mériter l'approbation des juges d'ici-bas: la conscience et le monde; de là le caractère pratique et positif de sa morale. Elle définit la conscience: „le sentiment intérieur d'un honneur délicat qui ne se pardonne rien pour le monde.“ La conscience s'instruit et s'éduque au contact du monde. Nous pouvons naître avec une pente naturelle à la vertu; nous ne saurions naître avec la connaissance précise de nos devoirs. La nature nous donne la forme de notre conscience; c'est la société qui nous en fournit la matière. Au cours de nos expériences successives, une harmonie s'établit peu à peu entre la voix de notre conscience et celle de l'opinion. Ainsi la morale est une science expérimentale; elle est relative aux sociétés pour lesquelles elle est faite. La fameuse loi de l'influence des climats sur les mœurs était dans l'air.

Madame de Lambert n'avait garde de la formuler; mais Locke (que peut-être elle connaissait par le P. Buffier) en avait posé les prémisses<sup>1)</sup>. Bayle, Denys Vairasse d'Allais (*Histoire des Sérambes* 1677) le marquis de Lassay (*Relation de l'Ile des Féliciens*) l'avaient obscurément pressentie avant que Montesquieu la formulât avec la lucidité qui distingue son génie.

Les vertus de société sont les premières vertus, puisque notre bonheur est lié à celui de nos semblables. Elles peuvent fort bien remplacer les vertus chrétiennes. La modestie a les mêmes effets que l'humilité et l'humanité que la charité. Ce sont les devoirs de l'honnête homme vers 1700 que M<sup>me</sup> de Lambert enseigne à ses enfants. Montesquieu, qui s'est souvenu de son amie<sup>2)</sup>, les ramène tous à l'honneur, principe de la monarchie (il aurait dû dire de la monarchie française moderne): „Le monde, dit-il, est l'école de ce qu'on appelle l'honneur, ce maître universel qui doit partout nous conduire. C'est là que l'on voit et que l'on entend dire trois choses, qu'il faut dans les vertus une certaine noblesse, dans les mœurs une certaine franchise et dans les manières une certaine politesse.“ Ce sont les trois vertus que M<sup>me</sup> de Lambert recommande à son fils. Vérité et justice sont pour elle des vertus cardinales; et la vérité n'est, à le bien prendre, qu'une forme de la justice. Elle estimait infiniment la politesse, cette qualité liante des âmes sociables et délicates; elle se demande si la politesse ne tient pas du vice plus que de la vertu. Mais qu'importe au fond, puisque ses effets sont bons: „elle est une préparation à la charité, une imitation même de l'humilité.“ Elle est devenue nécessaire avec la civilisation; elle supplée à la vertu qui règne moins que dans les temps grossiers; et l'on n'a point perdu au change. La politesse n'est pas nécessairement opposée à la franchise: „elle est l'art de concilier avec agrément ce qu'on doit à autrui et ce qu'on se doit à soi-même.“ Madame de Lambert regrettait qu'on n'eût point conservé la tradition de cette politesse exquise qui ornait les salons de 1650 et elle voulut que le sien restât toujours une école de courtoisie et

<sup>1)</sup> *L'Essai sur l'Entendement* fut traduit en français par Coste dès 1700.

<sup>2)</sup> Il lui doit son fauteuil académique; et quelques chapitres des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> livres de l'*Esprit des Lois*.

de fine galanterie. Elle n'y tolérait point le jeu, qui sévissait alors dans toutes les grandes maisons<sup>1)</sup>. Elle savait que toutes les conversations ingénieuses et fines s'éteignent en présence des dés et des cartes, et qu'on y oublie jusqu'aux règles les plus élémentaires de la décence. Madame de Lambert était un peu précieuse; mais c'était la plus exquise des précieuses et aussi la plus intelligente.

„La politesse est une envie de plaire“. Une femme ne devait point, comme Fénelon, condamner chez les femmes „le désir effréné de plaire“. Elles sont naturellement destinées à plaire; la société leur demande des charmes et presque toujours les qualités agréables leur sont nécessaires pour faire valoir les solides: „Il faut donc que les femmes aient un mérite aimable et qu'elles joignent les grâces aux vertus.“ M<sup>me</sup> de Lambert excuse un peu de coquetterie (ce qui ne devait point plaire à Fénelon, quoiqu'il fût tout séduction et coquetterie, et devait scandaliser des chrétiens plus sévères). Et elle donne aux femmes quelques conseils dignes de son ami Marivaux: „Il faut connaître le cœur humain quand on veut plaire. Les hommes sont bien plus touchés du nouveau que de l'excellent; mais cette fleur de nouveauté dure peu et ce qui plaisait comme nouveau déplaît bientôt comme commun. Pour occuper ce goût pour la nouveauté, il faut avoir en soi bien des ressources et des sortes de mérite. Il ne faut pas se fixer aux seuls agréments; il faut présenter à l'esprit une variété de goûts et de mérites pour soutenir les sentiments et pour faire jouir dans le même objet de tous les plaisirs de l'inconstance.“

Quant aux hommes, il faut qu'ils plaisent à leurs supérieurs. „Il faut faire sa cour aux ministres, mais il la faut faire avec dignité“. La politesse que recommandait et que pratiquait M<sup>me</sup> de Lambert n'est que la forme la plus raffinée de la noblesse de sentiments.

La vraie grandeur consiste à se conformer exactement aux devoirs et aux exigences de son rang: „Il faut avec les supérieurs savoir plaire sans bassesse, montrer de l'estime et de l'amitié à ses égaux, ne point faire sentir le poids de sa supériorité à ses inférieurs;

<sup>1)</sup> Le *Joueur* de Regnard est de 1696. Voir St-Simon, Madame de Sévigné, etc.

conserver de la dignité avec soi-même". Tels sont, résumés en deux mots, les devoirs de Société qu'enseigne Malebranche dans son traité de morale. Ils découlent tous de l'amour de l'ordre et de la justice.

Et l'amour de la justice conduit assez naturellement à l'amour de l'humanité. M<sup>me</sup> de Lambert vivait dans un milieu de penseurs généreux, dont quelques-uns songeaient à apporter dans l'ordre social des réformes à la fois chimériques et timides. Le salon connaissait les écrits les plus subversifs de Fénelon, comme l'*Examen de la conscience d'un roi*. C'est chez elle que Montesquieu put lire des réflexions de Fénelon sur le projet de monarchie universelle rêvé par Louis XIV; ce prélat, comme d'ailleurs le marquis de Lassay, songeaient déjà à une sorte d'équilibre européen. Je soupçonne fort les habitués des mardis de n'avoir pas craint de discuter, avec une réserve prudente qui n'excluait pas certaines audaces, le système politique et économique de la France; on rencontrait à l'hôtel Mazarin presque tous ceux de l'Entresol, l'abbé Alary, d'Argenson, le marquis de Lassay, l'abbé de St-Pierre, l'abbé de Braguelonne et, selon d'Argenson, M<sup>me</sup> de Lambert eut avec l'abbé Alary une célèbre tracasserie qui contribua à hâter la dissolution du club.

M<sup>me</sup> de Lambert a respiré le souffle d'humanité qui alors courait sur la France. Elle a, comme les meilleurs coeurs d'entre ses contemporains, comme La Bruyère, comme Fénelon, comme Massillon et cent autres, de ces accents généreux qui étonnent et qui charment. „Songez, dit-elle à sa fille, que le christianisme et l'humanité égalent tout.“ Cela, c'est du Fénelon; mais elle avait plus de foi dans l'humanité que dans le christianisme; cette marquise croyait à l'égalité naturelle. Elle aurait voulu une aristocratie fondée sur le mérite: „Dans un empire où la raison serait la maîtresse, tout serait égal et l'on ne donnerait de distinction qu'à la vertu.“ Elle appelle peuple, „tout ce qui pense bassement et communément“ et elle ajoute: „la cour en est remplie.“

Elle dit à son fils: „Les premières lois auxquelles vous devez obéir, sont celles de l'humanité.“ Elle exalte la libéralité; elle est sévère pour les avares. Puisque la vertu consiste à assurer son bonheur en faisant celui d'autrui, l'avarice est foncièrement immorale; c'est peut-être le seul vice irréductible, puisque l'avare

ne jouit de rien et qu'il prive les autres d'une jouissance légitime<sup>1)</sup>.

Fidèle aux enseignements de Fénelon, M<sup>me</sup> de Lambert condamnait le luxe et par là, elle retardait sur son siècle; on commençait à le réhabiliter: l'Anglais Mandeville, le marquis de Lassay, l'abbé de St-Pierre et bien d'autres avaient montré que les grands Etats vivent du luxe des particuliers et des vices mêmes que le luxe favorise, et Baudot de Juilly, en faisant l'éloge des plaisirs délicats, se moquait finement de ceux qui condamnent toute espèce de luxe. Quant à M<sup>me</sup> de Lambert, elle pensait qu'on ne peut faire du superflu qu'un seul bon usage, la bienfaisance. La générosité est un devoir de justice: „Quand vous faites du bien, vous ne faites que payer une dette.“

Mais la générosité est aussi une source d'émotions délicieuses: „Le plaisir le plus touchant pour les honnêtes gens, c'est de faire du bien et de soulager les misérables.“ Non seulement la raison, mais la sensibilité trouvent leur compte dans la bienfaisance; nous sommes loin des principes de la charité chrétienne (comparer par exemple Bossuet: *sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise*).

A la fin du dix-huitième siècle on commence à reconnaître les droits du cœur; des chrétiens comme Pascal et Massillon lui attribuaient beaucoup et l'orthodoxe Bossuet lui-même glorifiait le grand Condé d'avoir eu le cœur sensible à l'endroit de ses amis: „Loin de nous, s'écrie-t-il, les héros sans *humanité*<sup>2)</sup>. Ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration, mais ils n'auront pas les cœurs.“ C'est la sensibilité qui rendra Fénelon si sympathique au dix-huitième siècle, à Rousseau, à Chateaubriand. Je n'ai pas besoin de rappeler les noms de La Bruyère et de l'abbé de St-Pierre qui furent de vrais hommes sensibles. Nous ne sommes pas loin du temps où l'on applaudira aux comédies larmoyantes de Nivelle de la Chaussée et où l'on n'aura plus honte de pleurer au spectacle.

La sensibilité, pour les contemporains de M<sup>me</sup> de Lambert, est la qualité des âmes délicates et raisonnables qui les porte à

<sup>1)</sup> Tel n'était pas l'avis de Rémond de St-Mard (*Dialogue des Dieux*): l'avarice n'est point mauvaise parce que l'avare est heureux par son or, et que tôt ou tard la société en profite. Cette idée vient de Mandeville.

<sup>2)</sup> C'est-à-dire, les héros qui en même temps ne sont pas des hommes.

se laisser émouvoir par les objets qu'elles ont jugé attendrissants. Les sentiments ne prenaient pas sur la raison, et la raison (du moins ils le pensaient) favorisait la sensibilité. Le cœur et l'esprit voisinent et conspirent. On aimait à raffiner sur les sentiments, à s'y attarder par une longue et complaisante attention, à en épuiser les délices goutte à goutte, à les intensifier enfin par mille réflexions ingénieuses et amollissantes. Déjà les héros de Racine raisonnent leurs sentiments, et la passion chez eux laisse à l'esprit toute sa lucidité.

Mme de Lambert était une femme sensible. Elle pensait que la sensibilité est bonne, parce qu'elle contribue à rapprocher et à unir les hommes; elle est l'âme de la société: „Ce sont les qualités du cœur qui entrent dans le commerce; l'esprit ne lie point aux autres et vous voyez souvent des personnes fort haïssables avec beaucoup d'esprit.“ Les vertus de société sont en danger sans la sensibilité: „Vous ne pouvez avoir ni humanité, ni générosité sans sensibilité; la sensibilité secourt l'esprit et sert la vertu.“

C'est la nature qui en a doué les cœurs: „Le premier mouvement du cœur a été de s'unir à un autre cœur.“ Mais l'éducation doit venir en aide à la nature. Il faut que notre sensibilité native soit enrichie, épurée, perfectionnée par la culture; il faut que la note primitive développe toutes ses harmoniques. „Je vous exhorterai bien plus à travailler sur votre cœur qu'à perfectionner votre esprit, dit-elle à son fils: ce doit être là l'étude de toute la vie. *La vraie grandeur de l'homme est dans le cœur*; il faut l'élever pour aspirer à de grandes choses, et même oser s'en croire digne.“ La vraie grandeur de l'homme est dans le cœur: c'est déjà et peut-être avec plus d'ampleur le mot fameux de Vauvenargues: „Les grandes pensées viennent du cœur.“

En s'éprenant de la sensibilité, le XVIII<sup>e</sup> siècle devait réhabiliter les passions. Le XVII<sup>e</sup> siècle classique s'en était défié et le passionné Racine, dans le temps qu'il apprenait au public quelles sont les délices de la passion, lui montrait aussi quels en sont les désastres. Les jansénistes croyaient la raison impuissante à les dompter et que la grâce seule peut nous en délivrer.

Vers 1700 réapparaît une conception antique, platonicienne, d'une raison gouvernant les passions. (Tout le monde a lu dans le *Phèdre* la splendide allégorie du char traîné par deux coursiers,

qui représentent l'un les passions basses, l'autre les passions supérieures; celui qui conduit ce char c'est *Nous*, la raison). Bien que Platon eût au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle quelques admirateurs passionnés, comme les deux Rémond, on n'oserait affirmer que leurs idées sur les passions remontassent à Platon; mais ils se plaisaient à s'autoriser de la doctrine de ce grand homme, dont l'influence se borne, comme celle de tous les antiques, à augmenter la force et à préciser la direction d'un courant déjà établi. Et ce courant d'idées me paraît remonter aux premiers épicuriens du XVII<sup>e</sup> siècle, à Bernier, à St-Evremond, à Ninon de Lenclos, qui déjà pensaient que la raison ne condamne point les passions, puisqu'elles sont l'œuvre de la nature.

L'effet de la raison réglant les passions, c'est, tout en diminuant les dangers qu'elles peuvent faire courir à l'individu, de les rendre utiles à la société. „Nous avons, dit Rémond de St-Mard, une raison pour modérer les passions et les rendre utiles à la Société.“ C'était aussi l'opinion de Rémond dit le Grec, son frère, auteur de ce délicieux pastiche de dialogues de Platon qui s'appelle *Agathon* ou *de la Volupté*; c'était l'opinion de Fontenelle, celle de M<sup>me</sup> Lambert, du marquis de Lassay; et c'était aussi celle de Montesquieu qui l'emprunta à ses devanciers. L'effort de l'éducateur et du législateur doit tendre à tirer parti, pour le bien public, des passions en apparence les plus dangereuses: „Les préceptes de Lycorgue et de Socrate sur l'amour pour les garçons nous font voir le penchant déterminé des Grecs pour ce vice, puisque les législateurs songeaient à faire usage de ce penchant, en le réglant, à peu près comme M<sup>me</sup> de Lambert et les moraux d'aujourd'hui ont pensé à faire usage de l'amour pour les femmes et de l'amour des femmes pour les hommes en purifiant cet amour et en le réglant“<sup>1)</sup>.

L'ambition, la plus noble des passions, est aussi la moins dangereuse, la plus capable de rendre un homme utile à la Société. Les chrétiens l'avaient condamnée et ce n'est pas une leçon d'ambition que Bossuet donne à son siècle dans ses oraisons funèbres. Mais déjà l'ambitieux Fénelon indiquait à son élève le chemin de la gloire; il faisait ses réserves pourtant sur

<sup>1)</sup> Ce curieux passage est tiré des *Pensées et Fragments* publiés à Bordeaux en 1899 par les soins des descendants de Montesquieu.

les dispositions dans lesquelles il faut jouir de la renommée et il aurait voulu que l'ambition se conciliât avec l'humilité chrétienne: Madame de Lambert rêvait pour son fils une gloire illimitée à laquelle elle souffrait de ne pouvoir atteindre. Grisée par la lecture de Plutarque et des autres historiens anciens, elle avait un immense besoin de grandeur; c'était une âme cornélienne; et elle disait à sa fille avec amertume: „La renommée ne se charge point de nous“. Nous verrons plus loin ce qu'elle pensait du rôle de la femme et nous verrons qu'elle réclamait pour elle les mêmes droits que pour l'homme; mais elle le faisait dans un ouvrage qu'elle espérait qu'on ne publierait pas<sup>1)</sup>.

Elle parle à son fils sur un tout autre ton qu'à sa fille: „Vous ne pouvez aspirer à rien de plus digne et de plus convenable que la gloire . . . Ceux qui sont soutenus par l'ambition marchent à pas de géants dans le chemin de la gloire.“ L'humilité ne convient pas à un jeune homme: „Tout homme qui n'aspire pas à se faire un grand nom n'exécutera jamais de grandes choses.“ . . . Et elle cite une anecdote des Dits mémorables des Lacédémoniens: „On disait à Agésilas que le roi de Perse était le grand roi. Pourquoi sera-t-il plus grand que moi, répondit-il, tant que j'aurai une épée à mon côté?“ Elle conclut: „Il y a un mérite supérieur qui sent que rien ne lui est impossible.“

Tout cela est inconciliable avec la doctrine chrétienne, et ce superbe *quo non ascendam* érigé en principe de conduite ne laissa pas d'étonner et d'inquiéter Fénelon. Il écrivait à M. de Sacy, l'ami de M<sup>me</sup> de Lambert et le sien: „Je ne serais peut-être pas tout à fait d'accord avec elle sur toute l'ambition qu'elle demande de son fils.“ Madame de Lambert répondit aussitôt: „J'ai la hardiesse de croire que je penserais comme vous sur l'ambition; mais les mœurs des jeunes gens d'à présent nous mettent dans la nécessité de leur conseiller, *non pas ce qui est le meilleur, mais ce qui offre le moins d'inconvénients* et ils nous forcent à croire qu'il vaut mieux occuper leur cœur et leur courage d'ambitions et d'honneurs que de hasarder que la débauche s'en empare.“ Ainsi l'ambition est bonne, parce qu'elle est utile, opportune. Point de morale idéaliste, une morale pratique adap-

<sup>1)</sup> Voir l'appendice: Lettre inédite de Madame de Lambert au président Bouhier.

tée aux circonstances. Tel est le fond de la pensée de M<sup>me</sup> de Lambert et des *moraux* dont parle Montesquieu.

Les *Avis d'une mère à son fils* furent publiés d'abord sous le titre: *Réflexions sur la vraie gloire*; il leur convient parfaitement. Les *Réflerions sur les femmes* pourraient s'appeler: „*Réflexions sur le véritable amour*.“

L'amour est plus dangereux que l'ambition, et voici pourquoi: „Quand il est violent, il surprend la raison, jette le trouble dans l'âme et dans les sens et finalement ternit la réputation.“ Il peut être immoral puisqu'il peut être déraisonnable. Il y a des moyens d'en guérir: Les *remedia amoris* que M<sup>me</sup> de Lambert conseille à sa fille sont les réflexions. Défions-nous de l'imagination, qui (et ceci est encore du Malebranche) est contraire à la perfection et au bonheur: „Sachons reconnaître que la plupart des biens que l'amour promet sont purement illusoires et imaginaires et que les maux qu'il apporte sont très réels.“

Dans les *Réflexions sur les femmes*, M<sup>me</sup> de Lambert ne conseille plus de chercher à étouffer l'amour. Elle était dans son rôle quand elle conseillait à sa fille de ne point être trop indulgente pour cette passion. Elle devait parler autrement au vieil abbé de Choisy, galant incorrigible, qui venait de dédier à la marquise la peu édifiante *Histoire de la comtesse des Barres*. Sans doute elle dut sourire finement au récit des débauches du jeune abbé costumé en femme. Mais en lui envoyant sa propre confession et son apologie, elle lui faisait comme une discrète réprimande. C'est bien, malgré les protestations de l'auteur<sup>1</sup>), une confession que ces *Réflexions sur les femmes*. Sa longue et constante tendresse pour Saint Aulaire n'était sans doute un secret pour personne. D'Argenson en parle à mots couverts. Le président Hénault assure qu'un mariage tardif et clandestin unit les deux amants. Cela n'est pas impossible. Les mariages secrets étaient à la mode et leur fréquence caractérise bien cette époque de piété décadente, où les consciences cherchaient leur repos dans les détours d'une casuistique subtile et où l'on fuyait moins le vice que le scandale.

<sup>1)</sup> Voir Lettres de Madame de Lambert à M. de Saint Hyacinthe.